

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,

Rue de Lorraine, 43.

à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont

annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50.

En traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Monaco, le 5 Septembre 1871.

Le Prince a reçu une lettre par laquelle S. A. S. le Prince de Reuss-Greiz notifie à S. A. S. le décès de S. A. S. Madame la Princesse Douairière Gasparine de Reuss, née Princesse de Rohan-Rochefort et Montauban, sa Tante.

NOUVELLES LOCALES.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco pendant le mois d'août est de 9,106.

Nous voici en Septembre déjà; bientôt nos hôtes d'hiver viendront établir leurs quartiers chez nous, aussi l'administration du Cercle des Etrangers commence-t-elle à prendre ses mesures pour la saison qui s'avance à grands pas.

On nous assure que des fêtes très belles auront lieu; notre brillant orchestre, entr'autres, sera considérablement renforcé, et l'on parle d'engagements d'artistes hors ligue pour les concerts. Cela nous dédommagera un peu de la saison dernière qui, à cause des événements accomplis en France, a été nulle.

On se rappelle, en effet, que le Casino a été fermé, l'hiver dernier, durant quatre mois, et que nous n'avons eu que très peu d'étrangers.

Dès que nous serons exactement renseignés, nous donnerons à nos lecteurs un aperçu des fêtes que nous prépare le Casino.

On sait que par suite d'une nouvelle loi les tarifs postaux ont subi de grandes modifications en France; voici les plus importantes:

La taxe des lettres du poids de 10 grammes et au-dessous, circulant en France et en Algérie, de bureau à bureau, est fixée à:

25 centimes pour les lettres affranchies;  
40 centimes pour les lettres non affranchies.  
De 10 grammes à 20 grammes inclusivement, cette taxe est élevée à:

40 centimes pour les lettres affranchies;  
60 centimes pour les lettres non affranchies.  
De 20 grammes à 50 grammes inclusivement, à:  
70 centimes pour les lettres affranchies;  
1 franc pour les lettres non affranchies.

A partir de 50 grammes, la taxe est augmentée de: 50 centimes pour les lettres affranchies; 75 centimes pour les lettres non affranchies, pour chaque 50 grammes ou fractions de 50 grammes.

Le droit fixe à percevoir sur chaque lettre chargée, en sus du port de la lettre ordinaire, est fixé à 50 centimes.

Indépendamment d'un droit fixe de 50 centimes et du port de la lettre, suivant son poids, l'expéditeur de valeurs déclarées payera d'avance un droit proportionnel de 20 centimes pour chaque 100 fr. ou portions de 100 francs.

Le droit de poste à percevoir sur les sommes confiées à l'administration, à titre d'articles d'argent est porté à 2 p. 100.

De Paris à Péking.

Que signifie ce titre, dira-t-on? Eh! mon Dieu, une chose bien extraordinaire en apparence, et bien simple cependant au fond; cela veut dire qu'il est question de créer une ligne ferrée ininterrompue entre la capitale de la France et celle du Céleste Empire.

Oui, lecteur, vous avez bien lu; un ingénieur, M. Legout, vient de communiquer à divers journaux un projet dans ce but. Selon lui, ce travail gigantesque ne coûterait pas plus de 200 millions pour le percement des tunnels.

Etant résolu, au Mont-Cenis, dit M. Legout, le problème du percement des grandes chaînes de montagnes, avec une dépense de 4 millions par kilomètre et une activité effective d'un kilomètre en un an et demi par chantier d'attaque, soit de vingt kilomètres en quinze ans pour les deux chantiers, s'avancant à chaque extrémité du tunnel à l'encontre l'un de l'autre, on arrive à la possibilité pratique et industrielle d'entreprendre le chemin de fer de Paris à Péking de pied ferme. Nous disons de pied ferme, car le détroit de Constantinople, n'ayant guère que 700 mètres de largeur, serait aisément franchi par un pont maritime en acier fondu, d'une seule travée, sans piles intermédiaires, puisqu'il est question de traverser le port de Messine par un pont métallique de quatre travées de 1,000 mètres chacune.

A partir de Constantinople, voici quelle serait la route suivie par la future voie:

Le chemin traverserait le mont Taurus dans la Turquie d'Asie, suivrait la vallée de l'Euphrate, passerait devant Babylone et aboutirait au golfe Persique. M. Legout estime que pour ce tronçon, y compris le souterrain du Taurus, il faudrait dépenser 40 millions. De l'Euphrate à l'Indus, la voie côtoierait la mer, puis s'enfoncerait dans un tunnel avant d'arriver à Calcutta. La dépense serait de 20 millions à peu près.

Enfin, en remontant celui des affluents du Gange

qui contourne à l'est les monts Hymalaya, dans la direction de Nankin, il ne resterait que quatre grands souterrains, de 20 millions chacun, pour entrer dans la vallée du fleuve Bleu, qui baigne Nankin. Entre cette ancienne métropole de l'empire chinois et la nouvelle capitale, il existe un grand canal, que le chemin de fer inter-continental pourrait suivre sans avoir à percer de nouvelles montagnes. — Total, 220 millions, en y comprenant les 45 millions qu'a coûtés le tunnel du Mont-Cenis, et les 35 millions pour celui des Balkans dans la Turquie d'Europe.

L'habile ingénieur pense que cette somme colossale ne serait pas même atteinte, car les inventions économiques essayées au Mont-Cenis pourraient être utilisées.

Nous ignorons si les calculs de M. Legout sont justes, mais ce qu'il y a de certain c'est que son projet mérite d'être pris en considération; car enfin, en supposant que sa réalisation coûtât même le double et le triple, pense-t-on que l'argent qu'on y dépenserait ne serait pas placé à un très haut intérêt?

Quelque gigantesque que paraisse, du reste, le projet de M. Legout, nous ne croyons pas sa mise en pratique impossible, depuis que nous avons vu les américains relier par une voie ferrée New York à San Francisco.

Le jour où une locomotive pourra rouler de Paris à Péking, le mélange des races Caucasique et Mongolique sera un fait accompli, et ce à quoi plusieurs siècles d'évangélisation n'ont pu aboutir, quelques années de contact journalier suffiront pour le réaliser.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

**Nice.** — Nous voici arrivés à l'époque où ont lieu les grands préparatifs en vue de l'arrivée des étrangers; c'est en septembre que notre ville fait sa toilette d'hiver. A dater de ce moment un mouvement plus accentué se produit partout; il semble que la vie soit plus active dans la cité.

D'après les prévisions générales, le concours des étrangers sera considérable; plusieurs têtes couronnées ont déjà fait retenir des logements. Le commerce niçois a besoin que l'affluence de ces riches hôtes soit grande, car la dernière saison qui a été nulle lui avait porté un rude coup.

**Cannes.** — Le prince Albert, d'Angleterre, doit venir passer l'hiver ici. On parle également de la venue d'une foule d'autres personnages illustres parmi lesquels figure la reine d'Espagne actuelle.

**Toulon.** — D'après ce que rapporte le *Toulonnais*, M. le capitaine de frégate Pallu de la Barrière vient d'être appelé à Paris, pour rédiger l'histoire des opérations militaires auxquelles la marine a pris une large part, pendant la dernière guerre.

Il eut été difficile de faire un meilleur choix, cet officier réunissant toutes les qualités d'un écrivain remarquable et d'un esprit supérieur.

**Marseille.** — La foire de St-Lazare est ouverte; les bambins sont dans la jubilation. Depuis quelques jours on ne rencontre plus dans les rues que jeunes garçons armés de sabres de bois et de pistolets de fer blanc, et jeunes filles portant des poupées ou des boîtes de n'importe quoi.

Malheureusement pour notre jeune France, le champ de foire n'est pas très-brillant; les baraques y sont peu nombreuses. On sent que nous venons de traverser une période d'agitation.

Les saltimbanques brillent également par leur absence. Les voisins n'en disent pas de mal, car la maudite grosse caisse et le tambour les empêchaient souvent de dormir, mais les enfants sont dans la tristesse; ils ne peuvent pas aller s'esbouder devant les animaux savants ou les hommes-caoutchouc.

Cette pauvre foire St-Lazare dégringole d'ailleurs chaque année; avant peu elle ne sera plus qu'un souvenir.

— Les ports de Marseille présentent depuis quelques jours une animation extraordinaire. Les arrivages de céréales sont considérables. La stagnation qui s'était manifestée durant la guerre, a disparu entièrement.

Marseille est redevenu la grande et fébrile cité — si l'on peut se servir de ce mot — qu'elle était auparavant. C'est le grenier de la France.

Bien que les chaleurs aient été et soient considérables, l'état sanitaire est parfait; jamais la mortalité n'avait été aussi peu importante.

— Il paraît que, de même que l'an passé, nous n'aurons pas de courses de chevaux en automne. Cette fête hippique sera renvoyée à... plus tard.

On nous écrit de Paris :

Le calme renaît peu à peu dans notre grande cité; après les jours de deuil, voici enfin venir les jours de paix et de prospérité. Dieu soit loué!

On n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur ce qui se fait dans le monde artistique et littéraire, pour se convaincre que nous renaissions à la vie.

Au théâtre surtout, il se produit une révolution; on parle de projets gigantesques qui seraient réalisés sous peu. Ainsi on annonce que M. Carvalho songerait à doter Paris d'une immense salle de concert, dans le genre, sans doute, de celle de Albert-Hall, dédiée au Prince Albert, à Londres, et dans laquelle dix mille auditeurs, tous bien placés, pourraient assister aux grandes fêtes musicales projetées par lui. L'orchestre et les chœurs compteraient au moins deux mille exécutants. Deux cents violons, cent altos, cent violoncelles, cent contre-basses et le reste à l'avenant.

C'est là une entreprise qui coûterait des millions, mais qui en rapporterait aussi beaucoup, c'est incontestable. Une salle comme celle-là nous manque, en effet, aussi souhaitons-nous que ce projet se réalise.

Il est également question de la reconstruction du théâtre de la Porte Saint-Martin qui servirait à deux fins; salle de concert, le jour, théâtre le soir. Mais ce projet paraît avoir moins de consistance que le premier.

On s'occupe en ce moment, au Conservatoire, de l'installation, dans la grande salle, d'un orgue de M. Cavallé-Coll. M. Ambroise Thomas, lui-même organiste de premier ordre, veut que l'étude de ce roi des instruments reprenne toute son importance au Conservatoire. L'orgue de M. Cavallé-Coll servirait en même temps à la Société des concerts, qui s'en fera aussi grand honneur. A Londres, l'orgue de la salle de concert Albert-Hall, est de telle dimension qu'il est besoin de deux machines à vapeur pour en faire marcher les immenses soufflets. Nous serons plus modestes, mais plus artistes à Paris. Deux hommes suffiront, à la condition de connaître leur emploi, car ce n'est pas obsolument un métier que celui de souffleur d'orgue. Nos grands organistes ne dédaignent pas leurs

souffleurs qui disposent, en somme, de l'engin vital de leurs effets.

Vous savez qu'Auber étant mort sous le règne de la Commune, on n'avait pu lui faire des funérailles solennelles, ni préparer le caveau que la ville se proposait de lui offrir au cimetière Montmartre. Les obsèques du célèbre compositeur ont eu lieu déjà; il reste à inaugurer le monument où doivent reposer ses dépouilles. Il paraît que cette cérémonie funèbre aura lieu le 1<sup>er</sup> novembre.

J'apprends que le célèbre baryton Meillet vient de mourir à Veules; cet artiste sera universellement regretté, car il avait su, partout où il était passé, s'attirer l'affection de tous.

#### FAITS DIVERS.

Depuis les derniers événements, le pétrole est considéré comme une sorte de fléau. On oublie qu'il rend de grands services à l'industrie et qu'il fournit aux classes pauvres un éclairage économique; on ne songe plus qu'à ses inconvénients et à ses dangers.

Puisque ce produit est à la fois très-dangereux et très-utile, des savants ont entrepris, sans altérer aucune des propriétés utiles qui le distinguent, de lui enlever celles qui pourraient constituer un péril pour la sécurité publique. On sait que l'huile de pétrole contient des gaz qui se volatilisent à une température peu élevée, et que ces gaz volatilisés prennent feu dès qu'on les met en contact avec la flamme d'une allumette ou d'une bougie. S'ils étaient plus intimement fixés au corps de l'huile, ils seraient moins prompts à se volatiliser, par conséquent l'huile elle-même serait moins inflammable, et la cause de tous les accidents serait détruite dans son germe.

C'est dans ces termes que la science s'est à elle-même posé le problème, et le journal *les Mondes* nous apprend qu'il vient d'être résolu de la manière la plus heureuse. Soumis au procédé fort simple que vient d'inventer M. Emile Granier, le pétrole devient une huile fort inoffensive. La volatilisation ne se produit plus que si le pétrole est chauffé à 78 degrés centigrades, point d'imixtion fort élevé et qu'il sera possible de reculer encore, puisque la solution est aujourd'hui trouvée. On n'est plus arrêté que par des difficultés d'application qui ne sont jamais insurmontables.

A l'occasion de la durée du pontificat de Pie IX, voici les noms de quelques papes qui ont régné le plus longtemps :

Adrien I<sup>er</sup>, 23 ans, 10 mois, 17 jours. — Alexandre III, 21 ans, 11 mois, 23 jours. — Saint Sylvestre I<sup>er</sup>, 21 ans, 11 mois. — Urbain VIII, 21 ans. — Saint-Léon-le-Grand, Saint-Léon III et Clément X, 20 ans et quelques mois. — Pie VI, 24 ans, 6 mois, 14 jours. — Pie VII, 23 ans, 5 mois, 6 jours.

Ainsi Pie IX, élu le 16 juin 1846, a fait mentir le *non videbis dies Petri*.

Avec le progrès, vous verrez que, dans quelques centaines d'années les *Mille et une Nuits* n'auront plus l'air d'un conte et que l'on accusera l'Arabe qui les écrivit d'avoir totalement manqué d'imagination. L'industrie arrivera à remplacer avantageusement la féerie.

On a envoyé de Chicago à Colorado en Amérique...., devinez!.... deux cents maisons, avec portes et fenêtres, cheminées, tout ce qu'il faut pour faire une maison. Il suffit de deux heures pour les mettre sur pied.

Parlez donc de la tente-abri après cela!

Il s'est passé, il y a quelques jours à Londres, un fait excessivement curieux. La grande cité anglaise a failli être le théâtre du martyre d'un nouveau St-Laurent.

Voici comment un journal rapporte la chose :

Un homme de cinquante ans environ, portant un fagot sous le bras, s'étant mis à haranguer les passants, ceux-ci s'arrêtèrent, et formèrent bientôt, autour de l'orateur, un cercle assez compacte. L'homme au fagot déposant alors ce dernier par terre, déclara qu'il était prophète;

que Dieu l'avait envoyé sur terre pour prêcher sa loi; que le monde serait sous peu en proie à des cataclysmes effrayants, etc. etc.

Des rires homériques accueillirent les paroles de cet insensé qui, furieux de voir son dire mis en doute, ajouta :

O incrédules, sachez que je suis le frère de St-Laurent et que je dois mourir comme lui. Et pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, regardez :

Et ce disant, il mit le feu au fagot qu'il avait à ses pieds, et se coucha sur lui.

Sans l'intervention de deux policemen, ce malheureux mourait victime de sa folie.

Décidément le Nouveau-Monde n'a pas de chance; il est à chaque instant bouleversé par des cataclysmes terrestres qui entraînent trop souvent hélas! mort d'hommes.

St-Thomas, dit une dépêche, a été bouleversé par un tremblement de terre et par une tempête le 21 du mois dernier. Toutes les maisons ont souffert. On compte près de 200 tués ou blessés.

#### VARIETES.

##### La chasse à la panthère au Cap-de-Fer.

Vers le mois de novembre j'avais obtenu un congé illimité, afin de continuer mes chasses au lion, et je me dirigeai aussitôt vers les montagnes du Cap-de-Fer, situées entre Bône et Philippeville.

Dans cette chaîne, il en est une qui porte le nom de Vieille-Montagne (Djebel-Chaïba). Sa base est sillonnée d'horribles ravins, où les vignes sauvages, les ronces, les lianes de toutes sortes, s'entrelacent aux oliviers, chênes-lièges, lentisques et caroubiers, formant des fourrés impénétrables où le sanglier seul pénètre facilement et cherche les ruisseaux, les fontaines, sur les bords desquels les animaux carnassiers ne manquent pas de venir rôder constamment.

Tandis que le bas de la montagne disparaît pour ainsi dire sous l'exubérance d'une végétation puissante, le sommet, couvert d'énormes roches calcaires, sans un buisson, sans une herbe, domine les monts d'alentour, semblable à la tête chauve d'un vieux géant; de là, le nom arabe de Djebel-Chaïba.

Au pied du Chaïba et non loin de la mer est située une mine de cuivre, connue sous le nom de mine Labaille, d'Ain-Barbar. Tout le personnel étant chasseur, j'y fus reçu à bras ouverts, et dès que le travail permettait quelques heures de repos, nous les employions à des battues aux sangliers qui pullulent dans ces parages.

J'avais prévenu les Arabes de m'avertir si un lion ou une panthère attaquait leurs troupeaux; et un dimanche, en revenant d'une battue je trouvai deux indigènes m'attendant à la mine pour me conduire au lieu où un lion avait abattu un de leurs bœufs de labour.

Je me disposais à partir avec eux lorsque le cantinier de l'établissement, Jean Ulanisky, m'offrit d'emporter son fusil Lefauchaux; je l'essayai en tirant quelques cartouches à balle et satisfais de sa justesse et de sa pénétration, j'acceptai d'autant plus volontiers, que je n'avais que ma carabine de zouave et un fusil à baguette, toujours longs à charger dans un moment pressé.

Je donnai à chaque Arabe une arme à porter, et nous partîmes bon pas. La distance était longue, car la nuit nous surprit en pleine forêt, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir que nous atteignîmes les tentes, où un énorme plat de couscoussou nous attendait. J'y fis honneur; mais sans perdre de temps je me fis conduire sur la place où gisaient les restes du bœuf: mes Arabes ne retrouvaient plus l'endroit, nous perdîmes un temps précieux, et lorsque nous pûmes enfin rencontrer les traces, il ne restait plus que la tête, des os décharnés, des empreintes nombreuses de pattes de lion, mais si fraîches, qu'évidemment l'animal repu ne devait pas revenir de longtemps, aussi me décidai-je à l'aube, à reprendre le chemin de la mine.

Nous longions les tentes d'un douair situé à quelques kilomètres de notre lieu de départ, lorsque deux Arabes demandèrent à mes guides quel était le roudi qui voyageait avec eux.

— C'est un chasseur de lions.

— Qu'il soit le bienvenu, car les lions ont tué deux de nos vaches il y a quelques heures à peine.

Je me fis aussitôt conduire près des deux bêtes mortes et après avoir fait réunir les débris en un seul tas et laissé des *yaouleds*, (gamins arabes), pour empêcher les vautours de tout enlever, je m'étendis à l'ombre d'un olivier pour prendre quelque repos.

Je préparai un affût dans un énorme buisson à quelques pas des vaches tuées, et m'y installai avec mes armes un peu après le coucher du soleil.

Il pouvait être deux heures du matin lorsque j'entendis ronger quelques os oubliés derrière une forte broussaille: je me tins prêt, et bientôt un pas froissant les feuilles sèches se fit entendre, puis apparut à mon grand désappointement une forte et hideuse hyène. La nuit étant trop avancée et désespérant de voir venir les lions, je l'ajustai en pleine poitrine et fis feu; elle tomba sans pousser un seul gémissement. A peine avais-je rechargé mon arme et traîné l'hyène dans mon affût, qu'un superbe chat-tigre vint au carnage; je l'envoyai rouler les quatre pattes en l'air d'une balle placée au défaut de l'épaule, et le jour venu j'envoyai l'un de mes Arabes avec un mulet porter à la mine Labaille ma chasse de la nuit.

Il y avait à peu près certitude que les lions ne reviendraient pas au carnage la nuit suivante, le douair en était trop près; les allées et venues continuelles des femmes et des enfants, avaient dû les faire s'éloigner. Je me décidai donc à aller avec Daradjé-ben-Hamet, l'Arabe qui était resté avec moi, à l'affût des sangliers qui venaient, m'assuraient-ils, constamment à quelques petits lacs, ou plutôt grandes mares, naturellement creusées sur les petits plateaux de la montagne.

Il était environ quatre heures quand nous y arrivâmes et il était facile de voir au piétinement des bords de l'eau, à de larges coulées sous le taillis environnant, que les sangliers devaient fréquenter ces parages solitaires. Je cherchais de l'œil un endroit favorable à notre affût, lorsqu'à quelques cents mètres au-dessous de nous retentit bref et saccadé le rugissement d'une panthère.

Connaissant les mœurs de l'animal, mon parti fut vite pris. J'expédiai en toute hâte Daradjé au douair, avec injonction de revenir le plus vite possible avec une chèvre ayant son chevreau, mais de laisser ce dernier dans les tentes et d'amener seulement la mère avec une corde solide.

La panthère continuait à rugir dans les fourrés, tantôt montant, tantôt s'éloignant; j'écoutais avec attention les sons de sa voix rauque, tout en étudiant le terrain. Un peu en avant de la mare, dans un endroit bien à découvert se trouvait un seul petit olivier sauvage, au tronc duquel je résolus d'attacher la chèvre, je brisai les branches qui pouvaient gêner mon tir et trouvant en arrière de la mare un repli de terrain, je résolus d'en faire ma place d'affût.

Les derniers rayons du jour disparaissaient du sommet du Chaïba, et l'absence de Daradjé commençait à me sembler longue, lorsque j'entendis les bêlements de la chèvre et peu après mon Arabe, suivi de deux autres, et portant la chèvre entre ses bras, apparut dans la clairière. Sans perdre de temps j'attachai l'animal, je fis le tour de la mare pour gagner sous l'affût et ordonnai aux hommes de s'éloigner sous la futaie pour me laisser le champ libre; mais, effrayés par la voix de la panthère, ils me supplièrent de ne pas les laisser sans armes et je leur donnai ma carabine d'ordonnance.

Tant que le crépuscule jeta encore quelques lueurs sur ces lieux désolés, la chèvre fit entendre des cris plaintifs, mais aussitôt que la nuit complète ne laissa briller seules au ciel que les milliers d'étoiles tremblotantes, la chèvre garda le plus profond silence; on eût juré que la pauvre bête comprenait le danger qui la menaçait, et bientôt elle se coucha au pied du petit arbre auquel elle était attachée, et ne fit plus un seul mouvement. La panthère avait aussi sans doute entendu les bêlements de la

captive, car elle ne rugissait plus, et je ne pouvais par conséquent me rendre compte de la distance ni de l'endroit où elle se trouvait.

La lune montée peu à peu au centre du firmament, m'annonçait qu'il était à peu près minuit: sa lumière argentée scintillait sur l'eau qui s'étendait devant moi; la nuit était magnifique, rien n'en troublait le calme, si ce n'est une légère brise qui de temps en temps passait dans les feuillages frémissants. Quelques rares nuages perdus dans l'immensité passaient à de longs intervalles devant l'astre de la nuit; leurs bords s'éclairaient de bizarres lueurs et devant ce magique spectacle mon imagination, voguant à l'infini, cherchait à comprendre l'auteur de tant de merveilles, lorsqu'un effroyable rugissement partant à cent mètres à peine de moi, vint me ramener à la réalité de ma position.

La chèvre s'était relevée d'un bond, mais sans faire entendre le moindre cri. Que faire pour attirer l'attention de la panthère? j'étais fort embarrassé, lorsque l'idée me vint d'imiter moi-même le bêlement de la chèvre, stratagème qui m'avait déjà fait tuer plusieurs lions.

A mon premier bêlement presque timide la chèvre répondit vivement trois ou quatre fois de suite; je me tus alors craignant que la panthère ne fût trop près et ne reconnût la voix humaine et, posé commodément, le fusil à l'épaule, j'attendis prêt à faire feu.

Tout à coup la chèvre fit un bond de côté pour fuir, mais la corde lui donna une forte secousse et la fit tomber: elle se releva aussitôt en tirant de toutes ses forces, la tête penchée en arrière et s'arc-boutant sur les jambes avec tous les symptômes de la plus grande terreur, et il y avait de quoi. Une panthère, qu'un pli de terrain m'avait empêché de voir plutôt, s'avancait en se rasant sur le sol, puis, soit à la vue de la corde, soit qu'elle m'eût aperçu, elle s'arrêta un instant et un grondement sourd sortit de sa gueule entr'ouverte, je visai à la tête et pressai la détente.

A peine la fumée du coup de feu était-elle dissipée que la panthère était à deux pas de moi empêtrée dans les herbes et la boue de la mare. Comment y était-elle arrivée? Ce n'était pas le moment de le chercher, je l'ajustai en pleine poitrine et pressai la seconde détente, le bruit seul du chien tombant sur la cartouche se fit entendre, je réarmai vivement et tirai, même silence; je voulus me lever et battre en retraite, mais les broussailles étaient si épaisses en arrière qu'il ne fallait pas songer à passer par là. Une seconde après, la panthère était à mes pieds, j'étais presque sous ses griffes; prenant alors mon fusil par les canons, je frappai à coups redoublés sur la tête de la bête, tout en appelant Daradjé à mon secours; la crosse casse à la poignée et retenue par la tringle de la sous-garde, elle forme une espèce de ficau qui gêne la sûreté de mes coups; j'esquive de mon mieux les coups de pattes de la panthère qui, grièvement blessée, n'avait pas toute la liberté de ses mouvements. Enfin Daradjé arrive en criant comme un fou et malgré moi fait feu à quinze pas, à peu près sans ajuster, mais a la chance de frapper l'animal dans le ventre, ce qui le fait se retourner sur lui-même en tournoyant. Je crie à l'Arabe de me passer ma carabine: peine perdue, il détalé à toutes jambes, l'emportant avec lui. Voyant que j'étais perdu si je n'employais pas le même procédé, je passai comme un éclair à deux pas de la panthère, et grâce à mes jarrets de chasseur je fus bientôt à une centaine de mètres de la mare. De nouveau j'appelai Daradjé de toutes mes forces, il avait disparu perçant les broussailles comme un vrai sanglier.

La lune s'abaissait rapidement à l'horizon, j'étais désarmé, je me résignai à rentrer au douair ou je retrouvai mes Arabes causant au milieu d'un groupe nombreux; ils me croyaient mort.

A la pointe du jour, armé de ma carabine, nous revînmes sur les lieux du drame; la pauvre chèvre était déchirée en lambeaux, la panthère avait disparu, mais sans la manger, puis était descendue vers le bas de la montagne à en juger par les traces de sang qu'elle laissait après elle. Les Arabes du douair étaient venus nous aider dans nos recherches et nous la trouvâmes enfin, après plusieurs heures, morte sur le bord d'un énorme

fourré de lentisques et de ronces où elle n'avait pas eu, heureusement pour moi, la force de pénétrer....

(Chasse Illustrée)

C. CHERET.

**Erratum :** Une erreur typographique qui s'est glissée dans la pièce de vers que nous avons publiée la semaine passée nous a fait commettre un barbarisme scientifique.

A la 10<sup>e</sup> strophe au lieu de:

La camomille détache, etc.

Lisez : La cannamelle, détache, etc.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

Le 7<sup>me</sup> concours poétique est ouvert à Bordeaux sous les auspices de M. Evariste Carrance.

*Présidents d'honneur :* Victor Hugo, Octave Feuillet, A. Dumas fils, Michelet, J. Janin, Emile Augier, Ch.-P. de Kock, Gourdon de Genouillac, Marc Constantin, le duc d'Acquaviva, le vicomte de Grandsaigne, le général G. Belluzzi, les commandeurs Weyland d'Hettanges, Charles Venturini, etc., etc.

Le 7<sup>me</sup> concours est ouvert depuis le 15 août, et sera clos le 1<sup>er</sup> décembre 1871. Toutes les compositions y sont admises, poèmes, chansons, prose et vers. Nulle limite n'est imposée aux concurrents, et toute latitude est laissée pour le choix du sujet. Toutes les pièces, couronnées ou non, seront publiées et réunies en un beau volume imprimé avec luxe.

Envoyer franco avant le 1<sup>er</sup> décembre 1871, les manuscrits, écrits très lisiblement. Joindre au manuscrit, en un mandat-poste ou en timbres-poste, une somme égale au nombre de lignes à insérer, multiplié par 10 centimes, titre, épigraphe, dédicace et signature compris. Souscrire pour un exemplaire au moins au volume qui portera ce titre: *La France Nouvelle*, et qui se vendra 2 fr. 50 c. Joindre au mandat-poste, le prix du volume:

Premier prix: Une médaille d'argent.

Deuxième prix: Une médaille d'argent, petit module.

Troisième prix: Une médaille de bronze.

Quatrième prix: Une médaille de bronze, petit module.

Les manuscrits devront être adressés, franco, à M. E. Carrance, 219, rue Malbec, Bordeaux.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 21 au 27 Août 1871

GOLFE JUAN. b. *le Marin*, français, c. Arnulf, sable  
MENTON. b. *l'Unique*, id. c. Corras, vin  
MARSEILLE. b. *le Marin*, italien, c. Martinelli, m. d.  
ID. b. *Rome*, id. e. Parma, charbon  
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, sable  
ID. b. *l'Indus*, id. c. Davin, id.  
ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.

Départs du 21 au 27 Août 1871

GOLFE JUAN. b. *le Marin*, français, c. Arnulf, sur lest  
MENTON. b. *l'Unique*, id. c. Corras, id.  
NICE. b. *la Nouvelle Assomption*, italien, c. Canovaro, charbon  
VIAREGGIO. b. *le Marin*, italien, c. Martinelli, m. d.  
MARSEILLE. b. *le Neptune*, français, c. Chaise, s. lest  
GÈNES. b. *Rome*, italien, c. Parma, charbon  
FINALE. b. *la Battine*, italien, c. Ginocchio, sur lest  
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, id.  
ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.  
ID. b. *l'Indus*, id. c. Davin, id.

**UN DOCTEUR EN MÉDECINE**, ex-interne des hôpitaux de Paris, demande un poste avec appointements fixes.— Ecrire au bureau du *Journal de Monaco*.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours, œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice: poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

En vente à l'imprimerie du Journal :

**MONACO ET SES PRINCES**

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.  
pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

**LE MONETE DEI GRIMALDI**

PRINCIPI DI MONACO

raccolte ed illustrata dal Cav<sup>o</sup> professore GIROLAMO ROSSI  
membro di varie accademie.

Un vol. g. in-8° — Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

**LES MONDAINES**

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.

A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

**TIR AU PISTOLET**

A LA CARABINE ET AU PISTOLET FLOBERT

Avenue de la gare, près le Casino.

On trouve au tir un bel assortiment de Révolvers 7 mil-  
limètres, double mouvement.

**A VENDRE OU A LOUER**

près du Casino.

**JOLIE VILLA**

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.  
S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

VILLA BELLA

(aux Moulins)

A LOUER PRÉSENTEMENT

S'adresser à M<sup>e</sup> BELLANDO, Notaire, à Monaco.

**Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.**

**DE MENTON A NICE**

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS									
1 <sup>re</sup> CL.	2 <sup>e</sup> CL.	3 <sup>e</sup> CL.		MATIN		SOIR							
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.		
			MENTON . . . . .	8	45	12	30	5	6	8	35	10	40
65	50	35	ROQUEBRUNE . . . . .	8	55	12	40	5	22	8	45	—	—
90	65	50	MONTE CARLO . . . . .	9	4	12	49	5	32	8	56	11	4
1 10	85	60	MONACO . . . . .	9	23	12	56	5	44	9	3	11	10
1 80	1 35	1	EZE . . . . .	9	34	1	9	5	57	9	16	—	—
2	1 50	1 10	BEAULIEU . . . . .	9	42	1	17	6	5	9	24	—	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE . . . . .	9	49	1	24	6	16	9	31	11	33
2 80	2 10	1 55	NICE . . . . .	10	3	1	37	6	29	9	44	11	46

**DE NICE A MENTON**

			STATIONS	MATIN		SOIR							
				H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.		
							NICE . . . . .	8	15	12	15	4	—
55	45	30	VILLEFRANCHE . . . . .	8	32	12	27	4	12	8	32	12	2
80	65	45	BEAULIEU . . . . .	8	39	12	34	4	19	8	39	—	—
1	75	55	EZE . . . . .	8	47	12	42	4	27	8	47	—	—
1 80	1 35	1	MONACO . . . . .	9	10	1	—	4	41	9	2	12	26
2	1 50	1 10	MONTE CARLO . . . . .	9	16	1	6	4	47	9	8	12	31
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE . . . . .	9	21	1	15	4	56	—	—	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON . . . . .	9	34	1	24	5	5	9	24	12	47

**Hôtel-Restaurant de Strasbourg**  
 TENU PAR **LOUIS BOULAS**  
 Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris  
 Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.  
 SALLE DE BILLARD.  
 Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

**TAVERNE ALSACIENNE**  
 tenue par JAMBOIS, à la Condamine.  
 Magnifique établissement, à proximité du Casino.  
 Déjeuners chauds et froids. — Bière de Vienne à 35 cent.  
 Consommations de 1<sup>er</sup> choix. — Billards.

**A VENDRE**  
 Parcelles de terrain de diverses contenances  
 Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.  
 S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

**A VENDRE** FONDS de COMESTIBLE  
 ET D'ÉPICERIE bien achalandé. Facilités pour le paiement.  
 S'adresser à M. GINDRE, courtier expéditionnaire, à Monaco.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. —  
 Table d'hôte et Pension. — Chambres meublées.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à  
 la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

En vente à l'imprimerie du Journal :  
**UNE VISITE A MONACO**  
 Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

**GRAND HOTEL DES BAINS**  
 au Port, tenu par EUGÈNE REY.  
 La Pension, pendant l'été, avec Déjeuner, Dîner, Logement et Service  
 compris, est seulement de 8 francs par jour.

**BAINS DE MER DE MONACO.**

**SAISON D'ÉTÉ 1871.**

La rade de MONACO, protégée par ses promontoires, est une  
 des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours  
 tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à  
 TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse  
 au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

GRAND HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements  
 parfaitement meublés — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre  
 à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établisse-  
 ments des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBURG et BADEN-  
 BADEN. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les  
 publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi  
 et le soir. Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses

du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pitto-  
 resques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des  
 Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-  
 rose, des Tamarins et toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel,  
 l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la  
 Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX  
 APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER, SALON de  
 RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS  
 PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS,  
 des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voya-  
 geurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION  
 TÉLÉGRAPHIQUE.